

— Maman, je crois que papa a perdu connaissance. Le père mourant, jetant alors les yeux sur sa fille et la fixant comme pour l'embrasser d'un dernier regard, éleva sa main qui portait le crucifix, le pressa sur ses lèvres qui s'agitèrent comme pour murmurer une prière, et s'éteignit doucement dans le sein du Seigneur, entre une et deux heures du matin, sans avoir perdu un seul instant sa présence d'esprit.

Pendant les quatre jours qui ont précédé les funérailles, le manoir a toujours été rempli d'une foule pieuse et réueillie, qui venait contempler une dernière fois les traits de M. le comte de Beaujeu et prier au pied de son cercueil.

Lors de la levée du corps, il y eut une de ces scènes de douleur naissante que la plume ne saurait retracer.

Le cercueil venait d'être porté sous le portique tout tendu de noir, et la foule remplissait le parterre du manoir, la longue avenue et une partie de la grand' route.

Tout-à-coup, au milieu du plus profond silence, éclatèrent des cris d'angoisse et des gémissements. C'était madame de Beaujeu qui voulait suivre le corps de son mari, tandis que ses enfants sanglotait à fendre le cœur.

Tout le monde pleurait, quand le cortège se forma pour prendre la route de l'église des Cèdres, où devait se célébrer le service funèbre pour le repos de l'âme de M. le comte de Beaujeu.

Il pouvait être onze heures et demie lorsque cette lugubre procession arriva devant l'église, où un nombreux clergé reçut le corps, et le service funèbre commença aussitôt.

Ce fut M. l'abbé Dufour, qui avait assisté M. le comte de Beaujeu pendant sa maladie, avec un dévouement sans bornes, qui chanta la messe solennelle des funérailles, à la demande expresse de madame de Beaujeu.

Il avait pour assistants M. l'abbé de la Vigne, de St. Sulpice, et le Rév. M. Lauriol, vicaire des Cèdres.

Rien ne saurait rendre l'aspect saisissant que présentait l'intérieur de l'église, entièrement tendue de noir et illuminée par des milliers de cierges.

Au milieu de la grande allée, en face du grand autel, reposaient, sur un catafalque élevé ruisseauant de lumières, les dépouilles mortelles de M. le comte de Beaujeu, et la foule des fidèles, que l'on peut porter à 3,000, se pressait tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'église.

Le chœur était littéralement comble. A l'exception des RR. PP. Oblats, qui avaient envoyé leur condoléance, les différents ordres du clergé y étaient représentés.

On y voyait le Rév. M. Moreau, chanoine et archidiacre, de l'évêché ; M. l'abbé Lamarche, de l'évêché ; M. l'abbé Lenoir, directeur du collège de Montréal ; les Révds. MM. Tambareau et P. Rousseau, de St. Sulpice ; les RR. PP. Michel et Pelletier, de la compagnie de Jésus ; M. l'abbé Verreau, principal de l'école normale Jacques-Cartier ; M. l'abbé T. de Gaspé, curé de St. Apollinaire ; M. Roux, curé des Cèdres ; M. Brassard, archiprêtre, de Vaudreuil ; M. Charland, archiprêtre de Beauharnois ; M. Cholette, archiprêtre, de St. Polycarpe ; M. Archambault, curé de St. Timothée ; M. Marsolais, curé de St. Clet ; M. Lavallée, curé de St. Zotique ; M. Dequoy, de St. Hermas ; M. Vinet, de St. Polycarpe ; M. Dumesnil,

directeur du collège de St. Jean ; M. Caisse, professeur au collège St. Jean, etc.

On remarquait parmi les laïques, les Hons. Judges Aylwin et Mondelet ; l'Hon. M. Chauveau, Surintendant de l'instruction publique ; M. le Major Campbell, M. Bouthillier et M. Delisle, porteurs des coins du drap.

A côté et à la suite des deux fils du défunt, de M. l'abbé T. de Gaspé, de M. Alfred de Gaspé, de M. W. Fraser, seigneur de la Rivière du Loup, on remarquait les Hons. juges Stuart, Loranger et Drummond ; les Hons. MM. Alleyn, et J. O. Bureau, conseiller législatif ; les Drs. Meilleur et Beaubien, anciens présidents de la Société St. Jean-Baptiste, et M. le professeur Biland, le Dr. Nelson, M. Malcolm, M. Harwood-Lorbinrière, seigneur de Vaudreuil ; M. le Lt.-Col. de Salaberry, MM. DesRivières, Rodolphe Laflamme, Duckett, M. P. P., le Dr. Masson, et toutes les notabilités du comté.

Pendant la célébration du service, les chœurs de la paroisse de Montréal ont fait entendre des chants funèbres de la plus grande beauté et d'un effet saisissant.

Aucun spectacle n'aurait pu impressionner plus vivement la foule.

L'église revêtue de ses vêtements de deuil les plus pompeux et appétant, par la voix de ses ministres, la miséricorde divine sur ce grand de la terre qui venait d'être arraché presque tout d'un coup à l'amour de sa famille et à l'affection de ses nombreux amis ; l'harmonie lugubre des chants sacrés, le recueillement profond des assistants, dont le visage et le maintien trahissaient une profonde tristesse, et de temps à autre, les sanglots et les pleurs se faisant jour à travers les glans de la prière, tout contribuait à répandre sur cette cérémonie un cachet d'incomparable solennité et à rappeler que si les grandeurs d'ici-bas sont vaines et passagères, Dieu seul est grand et éternel.

A une heure de relevée, après l'absoute, le corps de l'Hon. George René Savencé comte de Beaujeu était descendu dans le caveau de la famille, au pied même de l'autel, et la scule s'écoula silencieuse et épuisée.

M. le comte de Beaujeu venait à peine d'avoir accompli sa cinquante-cinquième année, et était la vivante personification de ces grands seigneurs d'autrefois dont le portrait a été si heureusement et si fidèlement retracé par M. de Gaspé, dans un livre vraiment national qui vivra aussi longtemps que les lettres canadiennes et qu'on parlera le français sur ces bords.

Doué d'une mémoire et d'une activité prodigieuses, M. le comte de Beaujeu avait fait une étude spéciale de nos vieilles lois françaises et de l'histoire du pays. Sa mort laisse inachevés des travaux considérables, et une foule de matériaux précieux sur les anciennes familles du Canada et leurs ramifications tant en France qu'en Angleterre.

M. le comte de Beaujeu était en rapport avec la plupart des savants de ce continent. Quelques jours avant de mourir, il avait encore écrit une longue lettre pleine de renseignements historiques, au savant historien américain, M. Shea.

La perte de M. le comte de Beaujeu, comme celle de M. l'abbé Ferland, est, à nos yeux, une calamité nationale.

Spérons cependant, comme dit la *Minerve*, espérons qu'un jour, la main pieuse de ses fils, recueillant ces